

Article 2/7

LA TRANSMISSION DU SAVOIR TRADITIONNEL EN MILIEU NGBANDI

Rock Emmanuel YAOUILI-MOGNAMAN

Chercheur au Centre Universitaire de Recherche et Documentation en
Histoire et Archéologie Centrafricaines (CURDHACA), Université de Bangui.

yrochemmanuel@yahoo.fr

Submitted: 16/02/2020

valued: 16/03/2020

validated: 23/03/2020

RESUME

En Afrique, d'une manière générale, éduquer un enfant, c'est le cultiver : dans le rythme du temps qui passe, dans les objets qui entourent les hommes, dans les événements qui adviennent, dans le tissu des relations, dans le geste symbolique, bref, dans la mémoire vivante des corps. En d'autres termes, c'est cultiver ses sens : l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût, la vie. C'est aussi réunir les chances de faire de cet enfant, demain, un homme complet en civilisation de l'oralité. Cette éducation, disons-le, se fait sans tableau, sans salle de classe et ne connaît pas de récréation.

L'objet de cet article est de mettre en exergue les différents modes de transmission du savoir traditionnel en milieu ngbandi et de dégager l'importance de la parole dans ce système éducatif.

Mots clés : Ngbandi, transmission, savoir traditionnel, milieu ngbandi, école de vie.

ABSTRACT

In Africa in general, educating a child is cultivating him: by the time, in the environment where he lives, events that come in relation with symbolism that accompanies them, in fact, its stays in the memory. In other words, it is cultivating his sensitive organs: hearing, smelling, touching, tasting and life. It is also putting together the opportunities to make this child become tomorrow a complete man in oral civilization. This education, let's say, is done without a blackboard, a classroom nor does not know a break.

The subject of this article is to point up different ways of the transmission of traditional knowledges in ngbandi's environment and then to bring up the importance of speaking in school area.

Keywords : Ngbandi, Transmission, traditional, knowledge, ngbandi environment, school of the life.

Si cet article vous intéresse, vous pouvez le [télécharger gratuitement ici](#).

INTRODUCTION

Nombreux sont les parents qui, de nos jours, se plaignent du comportement plus ou moins rétrograde de leurs enfants. Ils se demandent même à quel saint se vouer pour obtenir un changement dans le comportement de ces enfants qui disent à peine merci pour un don reçu, ne s'excusent nullement auprès d'un aîné ou d'un homme âgé pour une offense, ou manquent de respect envers autrui. Eu égard à cette situation, certaines voix s'élèvent pour mettre en cause l'instruction civique qui n'est plus enseignée dans certaines écoles ou pour déplorer le mimétisme des classes d'âge. Pour d'autres, il conviendrait, en plus de l'éducation moderne, de maintenir l'éducation traditionnelle.

Cet article trouve son intérêt dans le fait que de nos jours, la réussite intellectuelle et sociale des enfants préoccupe davantage les parents, au détriment de leur développement moral. Etant entendu qu'il est important d'acquérir une certaine instruction. Malheureusement, le meilleur système scolaire ne peut pas aider quelqu'un à combattre ses mauvais penchants. C'est pourquoi, en plus de l'école moderne, l'école de la vie est un lieu où un enfant doit recevoir une éducation ou une formation qui puisse le guider sur le plan moral en vue d'en faire un homme socialement complet.

La démarche d'exposition qui s'impose à nous se décline de la manière suivante :

- Situer l'espace géographique du peuple ngbandi ;
- Présenter l'éducation des jeunes à travers le fonctionnement du système éducatif et les méthodes pédagogiques appropriées ;
- Mettre en exergue les différents modes de transmission du savoir ;
- Relever l'importance de la parole dans ce système éducatif.

1. PRESENTATION DU MONDE NGBANDI

1.1.Nomenclature

Le nom « Ngbandi » vient probablement de Kola Ngbandi (le grand Ngbandi), qui serait à l'origine du peuple ngbandi. Par extension, on l'a donné également à d'autres groupes qui ne sont pas des descendants directs (Bursens, 1958 :19).

« Ngbandi » est l'orthographe correcte de ce nom au singulier ; la grande majorité des ethnologues et linguistes l'écrivent ainsi. D'autres, préfèrent employer le pluriel, Angbandi (Bursens, 1958 :19). D'ailleurs, l'administration coloniale (surtout belge) écrit « Mongbandi ». Les autres variantes orthographiques qu'on retrouve dans certains textes sont les suivantes : Gbandi, Mogwandi, MongbwandiWangandi, Gbwandi.

Les Ngbandi sont originaires de la région du Darfour et du Kordofan où ils ont dû céder le pas devant des hommes au teint clair et qui étaient en quête d'esclaves. Il n'est pas exclu que ces hommes que Tanghe considère comme les Azundia et les Abara soient des éléments arabisés. Le contact brutal avec les Azundia et les Abara aurait eu lieu au XVe siècle ; au début du XVIIIe

siècle, les Ngbandi seraient arrivés dans la région du Mbari-Chinko (affluents du Mbomou). Là, ils seraient entrés en contact avec les Kunda et les Kongobili. Plus tard encore, ils auraient traversé la rivière Oubangui et envahi le Congo belge. C'est après avoir traversé l'Oubangui, qu'ils se seraient dirigés vers le sud en occupant la région de l'Ebola et du côté ouest jusqu'aux sources de la Lua. Ils chassèrent les Mabinza et les Mbudja vers le sud et assujettirent ou absorbèrent les Kuma et les Gwe. Ensuite, les Ngbandi s'emparèrent de vastes régions de l'Oubangui et de l'Oubangui-Chari. L'occupation de la région par les Européens a mis fin à toutes ces marches de conquêtes.

Les populations ngbandi sont situées de part et d'autre de l'Oubangui et du Mbomou.

Les Ngbandi qui ont traversé l'Oubangui seraient organisés et dirigés par un certain Gbulè. Ils ne firent qu'un bref séjour dans la région actuelle de la République Centrafricaine. La mort du fils héritier de Gbulè engendra une discorde entre celui-ci et ses frères cadets Kulé, Gboma, Dunga et Tongu qui décidèrent de se séparer de lui. Ils traversèrent l'Oubangui et s'installèrent au nord de l'Equateur aux environs de l'Ouellé. Mais suite à la contestation du droit d'aînesse à Gboma, leur nouveau chef, ses frères cadets le quittèrent et se lancèrent à la conquête de nouvelles terres fertiles. Ainsi, Kulé alla vers la grande forêt d'Abuzi, Tongu vers les rivières de Kengou (M'bomou) et de Dondo, Mbambu dans la savane, tandis que Dunga longea la rivière des M'ballas (Oubangui) vers le sud. Au cours de ce déploiement le long de l'Oubangui, les Ngbandi subjuguèrent et déplacèrent les différents groupes linguistiques entre l'Oubangui et le Dua (J. Vansina ; 1991:149).

1.2.Occupation spatiale

Selon Louis Molet (1971 :35) les Ngbandi occupent tout le bassin supérieur du fleuve Oubangui et couvrent un espace compris entre 4°30' et 3° de latitude nord et entre 20° et 22°50' de longitude Est. Cet espace forme un triangle rectangulaire boursoufflé d'environ 180 km de base au nord et de 70 km de hauteur vers le sud. Son tracé s'étend de l'ouest des rapides de Satema-Banzville à Businga au sud. Il suit alors la rivière Ebola vers l'est, puis une ligne passant par Aboumombazi, Bergelita, Taragini et aboutit à Ouango. Il reprend ensuite vers l'Ouest, avant de se fermer le long du Bas-Mbomou, au confluent du Mbomou et de l'Oubangui.

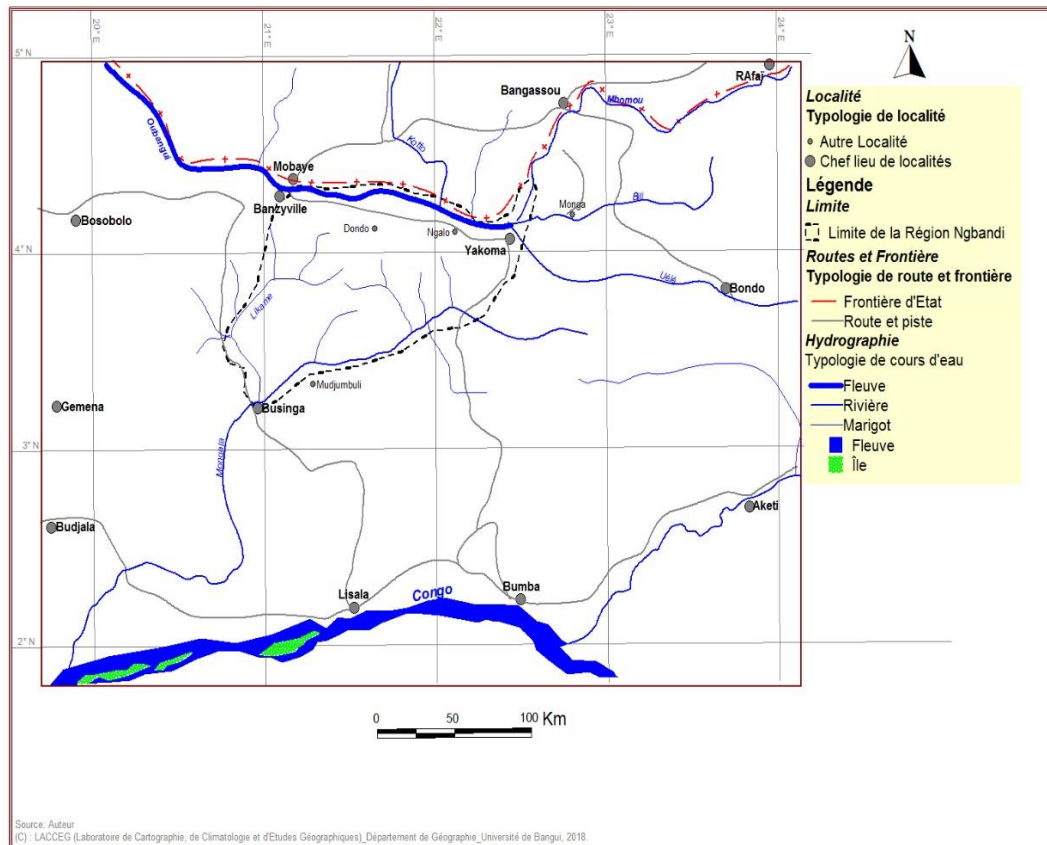
La convention franco-congolaise d'août 1894, qui limite définitivement l'Etat Indépendant du Congo à la rive gauche du Mbomou, divise la population ngbandi en deux : d'une part, celle du Congo français et d'autre part celle du Congo belge, avec comme ligne de démarcation les rivières Oubangui et Mbomou.

Comparativement aux Ngbandi de la rive gauche, ceux de la rive droite sont moins nombreux représenteraient le cinquième de la population totale. Mais les Ngbandi qui intéressent notre champ de recherche occupent un espace compris entre Ouango et Satema sur plus de 200 km le long du Mbomou et de l'Oubangui. Les Ngbandi de cette partie du Haut Oubangui appartiennent au groupe des *water*¹ ou gens de la rivière, c'est-à-dire des populations riveraines de l'Oubangui et dont les principaux groupes sont : les Yakoma, les Sango et les Déndi (H.

¹ Par opposition à Wa-gigi c'est-à-dire ceux de l'hinterland.

Girard 1901). Leurs villages les plus connus sont : Ouango, Béma, Gbiakete, Ngombé, Ngalakpa, Mbindo, Limassa, Satéma, Libanga, *Somba, Dia, Mossombo, Ngbassa* et *Sounga*. Les Ngbandi qui habitent en amont de l'Oubangui depuis la confluence du M'bomou, du Bili et de l'Ouellé jusqu'au-delà de la Kotto sont appelés *Yakomadu* nom d'une des localités de la rive gauche nommée *Yakoma*², tandis que ceux de l'aval sont appelés Sango et occupent la région de Mobaye.

Aire géographique et linguistique ngbandi³



Ainsi les Yakoma regroupent les clans importants comme les Gbiassou, les Gbila, les Ngalakpa, les Gomba, les Limassa. Les Gbiassou seraient constitués des Ngalo, Nguimongo, Gbarakè et Ngozo. Quant aux Gbila (qui constituent un groupe important de la région de Ouango), ils s'étendent depuis le centre Ouango jusqu'au village Toki et seraient proches parents des Ngalakpa. Par contre les Ngalakpa, Gomba et Limassa occupent la zone allant du village

² Avant l'arrivée des Européens, cette localité s'appelait Gnonkènin. Selon la tradition orale, Gnoakenin est devenue Yakoma. C'est que ces Européens avaient retrouvé une fillette assise sous un arbre fruitier. A la question de savoir quel est le nom de ce village, n'ayant pas compris la question, et pensant que les étrangers voulaient cueillir les fruits, elle répondit en langue ngbandi : *ta yakoma* ce qui veut dire : *il est interdit de cueillir*. Ce qui par évolution donna Yakoma tout cours. On pense plus à Léon Hannolet qui aurait attribué ce nom à cette localité à partir de 1890, sous les ordres de Vangèle. Tanghe que cite Burssens (1958 :20) pense que les Yakoma n'ont jamais existé comme groupe ethnique ; c'est le nom d'un poste d'Etat. Il a été donné par les premiers Blancs de la région aux Ngbandi des environs du poste. Leur langue est un dialecte oriental du Ngbandi.

³ Source: L. Molet, repris par R.E. YAOUILI-MOGNAMAN, 2018, CURDHACA, Univ. Bangui.

Ngalakpa à Satéma (Zigba, 1995 : 39). Les Ngbandi du nord de l'Oubangui ou Ngbandi de la République Centrafricaine s'échelonnent ainsi d'est en ouest.

2. L'EDUCATION TRADITIONNELLE DES JEUNES NGBANDI

Comme le dit Kabasele Lumbala (1975 :14), en Afrique et contrairement en Europe, on a beau être élevé à l'occidentale dans des " serres" tels que les couvents et les écoles d'" Outre-mer", il suffit d'ouvrir sa fenêtre au milieu ambiant et de garder le contact avec son peuple pour s'apercevoir que l'Afrique d'hier continue dans celle d'aujourd'hui. En d'autres termes, rien, à l'exemple du système d'éducation, n'est immuable.

Dans l'Afrique traditionnelle, il y a des instances d'éducation : famille, classe d'âge, camp d'initiation et des métiers. Les camps d'initiation préparent l'individu à assumer un rôle dans la société : On y apprend l'histoire du peuple, des techniques locales, et surtout comment "décrypter" l'univers, c'est-à-dire comment lire dans l'univers les issues de la vie et celles de la mort. Les métiers sont appris sur le tas. Cependant, un accent particulier est porté sur la morale.

De nos jours, la réussite scolaire et matérielle des enfants préoccupent davantage les parents au détriment de ce qui devait être leur développement moral. S'il est vrai et important pour le jeune d'atteindre un certain degré d'instruction, cependant, même le meilleur système scolaire ne peut pas aider quelqu'un à combattre ses mauvais désirs ou ses penchants désordonnés. On peut alors se poser la question de savoir : où recevoir une éducation ou une formation qui moraliserait et ferait de quelqu'un, un homme complet ? Le cas de l'éducation en milieu ngbandi est un exemple édifiant. Il s'appuie sur la parole sans laquelle toute l'éducation serait vouée à l'échec.

Les objectifs spécifiques visant à comprendre et à maîtriser le système éducatif ngbandi peuvent se décliner de la manière suivante :

- connaître le principe pédagogique et le maîtriser ;
- savoir identifier et utiliser les supports pédagogiques ;
- appliquer la méthode pédagogique en fonction des classes d'âge ;
- savoir adopter un apprentissage par genre ;
- maîtriser la psychologie de l'enfant en fonction de la reconnaissance de ses différences et de ses aspects universels.

2.1.Le fonctionnement du système éducatif

En milieu traditionnel ngbandi, l'éducation d'un enfant revêt une importance capitale dans l'affirmation de sa personnalité. C'est une charge très délicate qui incombe à la fois aux parents et à la société dans laquelle celui-ci vit. En effet, le petit ngbandi mal éduqué est, non seulement la risée de la société, mais fait subir le déshonneur à ses parents. Par conséquent, ces derniers doivent lui inculquer très tôt les notions de civisme et de l'éthique. Celle-ci, tenant compte du genre, se déroule aussi bien en public qu'en privé. Cette éducation fonctionne sur la base de *l'école de vie*.

2.1.1. L'école de vie

L'école de la vie, c'est l'école de la société, c'est l'école du milieu dans lequel vit l'enfant. Elle n'est pas systématisée, n'ayant pas de programme préétabli et rigoureux. Les matières suivent les classes d'âge, et les circonstances de la vie ; c'est à l'occasion d'un décès que l'on parle de la mort, par exemple ; c'est à l'occasion d'un événement qu'on évoque les causalités traditionnelles susceptibles de l'avoir provoqué, etc. Les mythes viennent alors à propos, les légendes et récits sont mises en œuvre. Les attitudes en face de la nature s'apprennent à l'occasion des randonnées en forêts ou des travaux champêtres.

Dans ce système éducatif, il n'y a pas d'emploi de temps ou de disciplines préétablies à telle enseigne que l'enfant n'apprend et ne s'instruit pas dans des circonstances déterminées à l'avance (temps, lieu) ni en dehors de la vie sociale, mais à travers les actes sociaux. La conséquence logique est qu'il s'éduque partout et toujours à l'école de vie dans ce qu'elle a de plus concret et de plus réel.

Cette éducation met plus l'accent sur ce qu'est *la vie, le cycle de la vie*. De ce fait, comme étape de la vie, il y a : la conception (fœtus), le nouveau-né, l'enfant, l'adulte, le vieillard, l'ancêtre. Il faut cependant faire remarquer qu'il ne peut y avoir *étape de vie sans passage à la vie*. Comme passage à la vie, il y a : la naissance, la dentition, la puberté, la ménopause (dans le cas d'une femme) ou le démon de midi (la mort).

Compte tenu de tout cela, certains rites sont à observer. Ainsi, *aux étapes de la vie* vont correspondre l'apprentissage de la connaissance avec les essais, les erreurs, et les acquisitions que cela comporte. Par rapport aux *étapes de la vie*, l'idéal pour "l'enfant et l'adulte" est exprimé par des mots tels que :

- *Biazoou "bètazo"* (homme respectable, correct, juste, bon) ;
- le *"mbè"* (homme vil, indigne, opportuniste, sans honneur, etc. ; d'où son utilisation comme esclave).

Ainsi, pour parvenir au *"biazo"*, il y a une condition nécessaire ; c'est d'être adulte *"kangba"* c'est-à-dire avoir de l'expérience, avoir la capacité de maîtriser les impulsions de son cœur, de sa nature. De ce fait, l'enfant ou l'adolescent doit chercher aussi à être une personnalité utile par des comportements relatifs à l'idéal du *"biazo"*. Or, celui-ci ne pourra qu'être dans l'un ou l'autre camp : soit dans celui des *"biazo"* soit dans celui des *"mbè"*.

Cette façon de voir fait que le ngbandi à l'instar des autres communautés du Haut-Oubangui, a une conception hiérarchisée de la vie. Autrement dit, en remontant du plan de l'humain au plan spirituel, la connaissance communautaire en milieu ngbandi place par ordre : l'homme, la nature, le monde spirituel. La nature est la source de la vie. C'est pourquoi la vie impose un certain type de chemin avec des conditions menant soit à une bonne conduite, soit à une mauvaise conduite. Alors la vie sera une perpétuelle bénédiction ou malédiction pour ceux qui observent ses lois ou qui s'en détournent. Ainsi, en tant qu'être humain, le Ngbandi a deux aspects ou, tout au plus, deux dimensions obligatoires : l'aspect communautaire sur lequel nous nous appesantirons et l'aspect individuel.

2.1.2. L'éducation communautaire

Dans une éducation communautaire, l'enfant est pris en charge dès le départ, par sa famille, par des groupes d'âge et enfin par son métier. Ce sont d'abord les parents qui imprègnent l'enfant d'attitudes fondamentales et primaires face au monde. Mais si tôt après le sevrage, le relais est pris par les groupes d'âge ; les jeux d'enfants constituent en effet un véhicule de la conception du monde et de la vie. Tous les événements du village intéressent chacun qui doit s'impliquer au rythme communautaire (Yewawa, 1982:107). Cela paraît de l'indiscrétion dans d'autres civilisations. Mais pour les Africains, c'est une manière de se situer face au monde, c'est la bonne manière de vivre, car le fait d'habiter au même endroit vous lie dans l'interaction des forces et dans l'interdépendance des êtres. Le deuil qui frappe le voisin vous touche ; la fête chez le voisin est votre fête (Kabasele Lumbala, 1975 :16).

2.1.3. L'importance des symboles

L'éducation communautaire est une éducation non livresque mais plutôt basée sur les symboles. Elle suit l'oralité c'est-à-dire la méthode du contact et du vécu, comme des symboles, d'une communication qui privilégie la parole, comme puissance de vie (M. Komboma, 2007).

Le symbole est un mode privilégié que dans les représentations du réel [a1](Kabasele Lumbala, 1975 : 29). Citons quelques exemples pris dans le quotidien :

- « Elle a grimpé dans les hauteurs » pour dire « elle est enceinte » ; on comprend en effet que la situation d'une femme qui attend un enfant n'est pas de toute sécurité ; c'est comme en haut d'un arbre ; on n'y est jamais en sécurité.
- « On ne cache pas sa nudité à l'eau dont on se lave » pour signifier qu'on doit être franc et sincère avec ses intimes.
- « Ne repoussez pas du pied une pirogue sur laquelle vous avez passé l'eau », pour dire qu'il faut avoir de la reconnaissance envers ceux qui vous ont rendu service.

Le monde animal ou végétal est interprété selon l'inépuisable trésor des symboles : la tortue incarne la sagesse et la prudence ; le léopard, le sacré, le pouvoir du chef⁴ ; le hibou incarne la sorcellerie, la terre représente la mère, la femme ; l'eau incarne la bénédiction, la purification.

Les couleurs de la nature aussi sont signifiantes pour l'homme ngbandi : le noir est la couleur de germination ; le blanc, couleur des ancêtres et de l'au-delà ; le rouge, couleur de la vie.

2.1.4. L'importance de la mémoire

Le savoir sur le plan traditionnel fait appel à la mémoire. Cela se comprend d'autant plus qu'elle n'a que l'oralité pour support. Ensuite, la parole étant en communion intime avec l'être, sa mémorisation s'impose comme moyen normal de la produire ou de la reproduire.

⁴On comprend pourquoi la majorité des chefs traditionnels ont pour attribut de souveraineté la peau de panthère.

2.2.Méthodes pédagogiques axées sur les classes d'âge et le genre

La psychologie de l'enfant suit les classes d'âge et les méthodes pédagogiques corrélatives sont appliquées. C'est ainsi que :

- *Au début de la vie* à l'âge de 0 à 6 ans, l'éducation se fait au sein de la famille. A ce stade, l'enfant est laissé à sa mère (de qui, il se détache très rarement), le père n'intervient que comme complément dans l'éducation.
- *De 7 à 10 ans*, les jeux occupent une grande place dans l'éducation de l'enfant. C'est pendant cette période qu'il fait preuve d'une curiosité envahissante. En outre, on note chez lui une tendance à l'égoïsme (égocentrisme). Afin de limiter son égoïsme, de petits travaux et exercices lui sont confiés. Son éducation se fait dès lors à travers des contes, des devinettes, de petits récits pour nourrir son imagination.
- *De 11 à 15 ans*, l'enfant a grandi. On l'associe à la vie sociale soit en spectateur (accompagne son père aux cérémonies ou participe aux travaux publics, soit en acteur (il prend une part active à ce que font les aînés). Au sein de sa famille même, on lui laisse peu à peu une certaine autonomie, occasion pour lui d'observer un métier.
- *A partir de 16 ans*, c'est la période de puberté avec ses troubles. C'est aussi la période d'initiation. On lui apprend des exercices physiques et la vie conjugale. Dès lors, on note chez lui une certaine prise de conscience de ses responsabilités. Il apprend désormais à s'intégrer dans la société par des rites et les manifestations diverses pour signifier son passage. Par l'initiation, il est armé pour la vie et complète sa formation auprès de ses aînés en perfectionnant un métier, en accumulant des expériences de la vie sociale. Il acquiert désormais plus de responsabilité. Par le mariage, il devient un adulte accompli. Par le mariage et le métier, il devient maître (adulte).
- *De l'âge adulte à la vieillesse*, c'est la période pendant laquelle il est censé être garant de la tradition, de la stabilité sociale par ses actes et ses paroles puisqu'il a accumulé une somme d'expériences.

2.3.Le principe moral

De ces deux formes d'éducation que nous avons évoquées plus haut, c'est le communautaire qui l'emporte souvent, parce que la communauté ngbandi a fait de telle sorte que l'enfant réussisse. L'enfant étant simple et ignorant, la communauté de par son expérience et présence dans la vie va lui apprendre les conditions de succès ou d'échec sans pour autant lui cacher l'un ou l'autre (Yewawa, 1977 : 4). La communauté apprend à l'enfant le fil conducteur, le principe directeur édicté par son cœur et qui le met en tout temps en face de deux choix :

- Etre utile pour la société, ce qui implique qu'il doit tendre vers l'amour, le courage, le dialogue, etc., en un mot le '*nzobè*' (le bon cœur).

- Ne pas être utile pour la société, être rejeté de la société. Ce qui implique qu'il cultive la méchanceté, la malhonnêteté, le manque de dialogue, etc. Autrement dit le '*siobè*' (le mauvais cœur).

Cela dit, le Ngbandi applique une loi appropriée selon laquelle, pour enseigner un enfant ou un adolescent, il faut avoir une connaissance psychologique très profonde de celui-ci, d'où l'apprentissage en fonction du genre.

Par conséquent, une éducation réussie requiert non seulement une connaissance psychologique très profonde de l'enfant, mais tient compte de deux besoins permanents que sont la reconnaissance de ses différences et la reconnaissance de ses aspects universels.

Ainsi, par rapport à la vie, le Ngbandi se veut précis étant donné que dès lors où la vie se présente à lui comme un maître, il apparaît logique et normal qu'il soit lié à elle afin d'être sûr de la réussite, c'est-à-dire être accepté au sein de la communauté (Yewawa, 1975 : 4).

De tout ce qui précède, comment était transmis le savoir dans la société traditionnelle ngbandi ?

3. PANORAMA DES MODES DE TRANSMISSION DU SAVOIR CHEZ LES NGBANDI

Le mode de transmission du savoir varie selon les aires culturelles propres à chaque peuple. Pour cette raison, le peuple ngbandi possède des modes de transmission de savoir en étroit rapport avec sa philosophie ou sa conception du monde. On peut alors retenir deux modes :

- 1) Le mode de transmission public ;
- 2) le mode de transmission secret (privé).

Ces deux modes constituent pour le monde ngbandi un socle sur lequel repose l'éducation traditionnelle.

3.1. Le mode public de transmission

Le mode de transmission public, tout comme le mode de transmission privé, se fait soit collectivement (exemple du rite de circoncision) soit individuellement. Ce qui intéresse dans ce premier cas, n'est pas le comment mais plutôt le pourquoi.

L'enseignement commence au sein de sa famille. En effet, très tôt, le garçon va avec son aîné ou son père, l'oncle ou le grand-père ; la fille quant à elle, va avec son aînée, sa mère, sa grand-mère ou sa tante. Cet enseignement est dosé selon les âges : naturellement, l'aîné doit veiller sur le cadet (ici, on note le sens de l'amour). À l'âge majeur, on apprend d'abord à l'enfant le chemin de la vertu c'est-à-dire tout ce qui se résume à l'honnêteté, à la dignité, à l'honneur ; tout cela pour faire de lui un homme complet. En ngbandi cela se dit: *mandangoyé* : (apprentissage, connaissance, acquisitions) et par ricochet *oundangondo* (curiosité, questionnement, éveil).

L'enfant doit savoir auprès de qui il doit se renseigner, comment le faire ; et cela le plus humblement et humainement possible qu'il ne peut pas questionner un adulte comme s'il questionnait un jeune de son âge. Il y a donc un comportement à adopter : il lui apprend également les fondamentaux du savoir vivre pour une meilleure intégration sociale : *mandangodungo na popotèrèazi* (la manière de se tenir ou se comporter en public, attitudes) qui se caractérise par :

- la loi d'écoute (*mandangomangondo*)
- le respect d'autrui ; entendu personne âgée (*kpèngozo*)
- l'honneur (*yangoirizo*)
- l'honneur familial (*yangoiriséwatèzo*).

Ce mode public peut se faire d'une manière douce ou sévère. Dans le premier cas, la transmission se fait par des conseils, des exemples, des contes, des tests de cœur, des devinettes, des adages, des dictons, des proverbes (M. Komboma: 2007). Bref, tout ce que contient la littérature populaire ngbandi pour éveiller la curiosité des jeunes. Par contre dans le second cas, elle passe par la méthode dure, sévère, caractérisée par l'usage du bâton, des remontrances, des privations de toutes sortes. Toutefois, les châtiments ou les caresses sont autant de leçons de bonne conduite.

Le mode public de transmission du savoir permet à l'enfant de savoir, tôt ou tard, comment : choisir les lieux des réunions ou les convoquer, être capable de s'exprimer devant le tribunal, les anciens, la belle-famille, etc.

S'agissant des relations inter ethniques, on lui apprend les manières d'être un bon messager, de respecter les us et coutumes des autres peuples et comment s'excuser en cas de négligence (J. Kassai: 2007).

3.2. Le mode secret de transmission

Ce mode renvoie aux techniques morales ou amORALES auxquelles se réfère le Ngbandi en cas de danger. Ce mode se fait en fonction des sexes.

Au garçon, on apprend les techniques de : lutter au corps à corps (*Kingo*), éviter les embuscades, faire la chasse et la pêche nocturnes, connaître la vertu des plantes médicinales, comment décrypter les messages codés, etc.

A la fille, on apprend les secrets de : se faire aimer par son époux et par ses beaux-parents, garder les secrets du foyer, faire la cuisine, se tenir en public et surtout devant les hommes, se tenir en période de menstruation ou de gestation et la connaissance des interdits dans cette dernière situation.

Il convient de retenir que, privés ou publics, ces deux modes de transmission visent tous à faire de l'enfant un citoyen accompli, '*bètazo*'. Dans ce contexte, il faut relever deux caractères fondamentaux dans l'éducation traditionnelle ngbandi. Il s'agit de *l'exemple* et de *la confiance*.

3.2.1. La confiance

La transmission de la connaissance est beaucoup plus fonction de la qualité morale des enfants. Cette transmission se fait dans une relation de confiance. Il n'est pas étonnant de constater qu'à certains égards, un père refuse de transmettre les secrets de vie à son enfant lorsqu'il le juge indigne (comportement vil, manque de respect, irresponsabilités etc.).

Le père enseigne à son fils d'être 'comme une tombe' 'c'est-à-dire qui ne révèle pas ce qui s'y passe. Par son attitude, il (l'enfant) manifeste son désir d'apprendre 'quelques bribes de Grande

Parole'' (concernant l'origine du clan ou de la famille). Cela s'appelle *avoir le ventre profond* c'est-à-dire être capable de garder les secrets dans son tréfonds.

3.2.2. L'exemple

Il est de nature chez les Ngbandi comme chez d'autres peuples qu'un enfant soit l'image de son père ou de sa mère. En cela, le père a intérêt à former l'enfant à son image, d'autant plus que cet enfant est appelé plus tard à lui succéder. Par conséquent, il lui montre d'abord l'intérêt de l'éducation basée sur le savoir-être (Yewawa, 1977 : 8).

Bouche fermée mais les oreilles ouvertes, l'enfant laisse parler l'ancien. Jamais il ne l'interrompt par des remarques prématurées. Il ne fait que l'écouter. Et par cette attitude patiente, son esprit s'élève et se rapproche peu à peu de la vérité incarnée par le maître. C'est seulement lorsqu'il estimera avoir compris un peu qu'il commencera à poser des questions. Tant qu'il n'aura pas fait sienne la parole de l'ancien, il ne lui sera pas possible d'utiliser son savoir à bon escient. Ce moment ne viendra pas avant qu'il ait à son tour, charge d'une famille (Wondji, 1996 :11).

Pendant son enfance, l'enfant comprend et assimile facilement ce qu'on lui fait voir et ce qu'on lui enseigne. Sa mémoire est fertile et il paraît plus précoce, plus adroit, plus débrouillard que la majorité des Européens de son âge.

La vitalité des systèmes de formation dans le milieu traditionnel ngbandi mérite d'être soulignée. L'éducation des jeunes dans ce milieu se caractérise par sa nature non formelle, car elle n'a pas besoin de salles de classe pour cela, pas d'horaires particuliers pour l'enseignement des disciplines. La transmission des connaissances, des techniques et des valeurs obéissent à des règles très élaborées.

En outre, il faut remarquer que la formation et la socialisation se confondent. La transmission des techniques utiles et la transmission des valeurs de responsabilité participent à un processus de formation et de socialisation.

Par ailleurs, de l'importance relative accordée à la société (sociocentrisme) et de l'individu (égocentrisme), l'éducation traditionnelle ngbandi a attaché beaucoup d'importance à la première et assez peu au second. Il ne s'agit pas de donner une indépendance intellectuelle à l'individu et de faciliter son autoréalisation, mais de le préparer à remplir un rôle honorable et constructif dans la société.

De tout ce qui précède, cette éducation se fait au moyen d'un canal qui est la parole qui tient une place importante au sein de cette société.

4. L'IMPORTANCE DE LA PAROLE

La parole est une chose importante dans la vie d'un homme. Elle lui donne une certaine valeur. C'est ainsi que quand un individu parle bien, on dit de lui qu'« il a l'art de la parole » c'est-à-dire « la rhétorique ». Par conséquent, il est souvent sollicité dans les débats intéressant la famille ou opposant les familles. Par contre, s'il ne sait pas parler le plus souvent on lui retire la parole. A ce sujet, Bégoñañarra, (2017 : 21) pense que « *parler est une nécessité de l'être*

humain. Or, il ne suffit pas seulement de parler. On parle pour que la parole soit accueillie, c'est-à-dire écoutée, avoir un écho et si possible recevoir un feedback ». C'est pourquoi le même auteur est explicite et précis lorsqu'il poursuit en disant : « *Mais si la parole n'est pas accueillie, si elle ne s'ouvre pas à la vie, elle devient stérile, ne donne pas de fruit, ni fait surgir quelque chose de nouveau* » (Bégoñalñarra, 2017 :21). Chez les Ngbandi, comme partout en Afrique on retrouve cette pensée. Ainsi, ils disent que « *la parole est un lieu commun, qu'on doit savoir accueillir. Pour qu'elle arrive à l'autre, il faut que de nos lèvres sorte ce que nous avons dans le cœur et le cerveau et que nous puissions transmettre notre expérience. Parler c'est ouvrir une porte, une fenêtre afin que l'autre entre*» (E. Guitlia, 2007).

4.1.L'homme et la parole

La parole est un art social qui facilite ou rend difficile la communication. Elle peut créer et résoudre des problèmes lorsqu'on l'emploie avec responsabilité. En Afrique, rien n'est important si on ne le dit pas. Toute la communauté participe à la prise d'une décision, fruit d'un consentement lorsqu'on cherche la paix et l'harmonie du groupe. On résout les conflits cachés et on arrange les relations brisées avant qu'éclate la crise. On négocie des solutions dans un procès où chacun abandonne quelque chose afin que tous gagnent avec la décision (Begoñalñarra, 2017 :21).

L'homme est lié à la parole. Il est engagé par elle. La cohésion même de la société ngbandi repose sur la valeur, le respect de la parole donnée. L'homme est aussi lié à la parole d'une façon plus intrinsèque de telle sorte que, à travers une parole concernant quelqu'un, un "sorcier" peut le capturer ou influencer son être. C'est ainsi que souvent dans ce milieu, quand on frappe à la porte d'une case la nuit, on ne répond pas, on bat les mains pour signifier que l'on est là. Dans la même perspective de la parole comme liée à l'être concerné, on évitera de prononcer le nom de quelqu'un à des endroits hantés ou suspectés d'être habités par de mauvais esprits ; car, le faire, serait le livrer⁵. C'est toujours dans la perspective de l'identification de l'être à la parole que le nom qu'on donne aux enfants correspond aux circonstances de leur naissance⁶.

4.2.La parole comme don sacré

La parole représente aussi un don sacré de Dieu, une force, une énergie. Bien des traditions africaines ne lui attribuent-elles pas une origine divine, du fait qu'elle est l'agent magique par excellence, grand vecteur des forces "ésotériques" ? Pour les Bambara, la Parole fut l'instrument de la création ; l'Être suprême a créé toute chose par la Parole (Kabasele Lumbala, 1995:26). Et Laurent Longobou (2007) pense pour sa part qu'elle est une force ambivalente et ambiguë : "créatrice et démolisseuse", selon l'intention de celui qui la profère, selon qu'elle maintient ou brise l'harmonie dans le rythme du monde. Instrument, la parole peut se retourner

⁵ Il est de même pour quelqu'un qui a grimpé dans l'arbre. Il est interdit de l'appeler par son nom de famille. Il l'appellera par exemple "Kpakiro" c'est-à-dire "tessons de poterie".

⁶ On donnera par exemple le nom de "Gnikwa" qui veut dire fils de la mort dans le cas où la maman a fait des mort-nés à répétition.

contre celui qui n'est pas exact avec elle, car dit-il : « La parole est divinement exacte, il convient d'être exact avec elle. La langue qui fausse la parole, vicie le sang de celui qui ment ».

La parole qui construit est celle de la bénédiction, du bon souhait ; elle favorise l'harmonie dans l'univers, dans la famille, elle démolit quand elle brise cette harmonie : les insultes, les médisances, une fois sorties, de telles paroles même non prononcées par les lèvres, brisent l'harmonie. Il faut toujours les "rattraper", c'est-à-dire prononcer des paroles contraires, qui iront annuler les effets néfastes des premières. Il ne suffit pas que le coupable reconnaisse avoir "mal parlé", il faut encore qu'il prononce de nouvelles paroles, et qu'il ait "bien parlé" (M. Komboma, 2007).

Des paroles injustes c'est-à-dire qui ne sont pas dans leur droit, sont inopérantes car la parole étant sacrée, elle suit les lois du sacré, de la justesse et de la sagesse, du droit et de l'honnêteté. Aussi, la malédiction ne vous atteindra que dans la mesure où celui qui la profère est dans son droit (J. Kassai, 2007).

CONCLUSION

La vitalité des systèmes de formation dans le milieu traditionnel ngbandi mérite d'être soulignée. L'éducation des jeunes dans ce milieu se caractérise par sa nature non formelle, car elle n'a pas besoin de salles de classe pour instruire les enfants, pas d'horaires particuliers pour l'enseignement des disciplines. La transmission des connaissances, des techniques et des valeurs obéissent à des règles très élaborées par la société elle-même. Aussi, remarquons-nous que la formation et la socialisation se confondent. La transmission des techniques utiles et la transmission des valeurs de responsabilité participent à un processus de formation et de socialisation. C'est pourquoi, il est de tradition de dire chez les Ngbandi que, « ce n'est pas dans les livres qu'on apprend à vivre en société » (Kassai, 2007).

Par ailleurs, de l'importance relative accordée à la société (sociocentrisme) et de l'individu (égocentrisme), l'éducation traditionnelle ngbandi attache beaucoup d'importance à la première et assez peu au second. Il ne s'agit pas de donner une indépendance intellectuelle à l'individu et de faciliter son autoréalisation, mais de le préparer à remplir un rôle honorable et constructif dans la société.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES ORALES

GUITILA Emmanuel, 73 ans, entretien de Février 2007 à Ouango (Bangassou).

KASSAI Jean, 74 ans, entretien de Février 2007 à Ouango (Bangassou)

KOMBOMA Michel, entretien d'Avril 2007 à Bangui.

LONGOBOU Laurent, 81 ans, entretien de Février 2007 à Ouango (Bangassou)

BIBLIOGRAPHIE

BEGOÑA IÑARRA, « De l'autre côté : Deux oreilles et une langue ». In *Afriquespoir*, n°79, Juillet 2017, p.21.

BURSENS, H., 1958, *Les peuplades de l'entre Congo- Ubangi (Ngbandi, Ngaka, Mbandja, Ngombe et gens d'eau)*, Tervuren, Belgique.

KABASELE LUMBALA, F, *Catéchiser aujourd'hui en Afrique*, Zaïre, 1995.

VANSINA, J., - "Politique ancienne de l'Afrique équatoriale. Enquêtes et Document d'histoire 9(1991), 1991, éd. Equatoria" in *Centre de Recherches culturelles africanistes*, éd. Equatoriale.

- "Enquêtes et documents d'histoires. 9(1991)", in *Centre de recherches culturelles africanistes*, éd. Equatoriale.

WONDJI, Ch., 1996, « De la bouche de l'ancien » ; in *Le Courrier* de l'Unesco.

YEWAWA, J-D. (Abbé).,1983:*L'univers religieux ngbandi et la foi en Jésus-Christ*, Thèse de doctorat de 3^e cycle en théologie dogmatique, Université de Strasbourg., 250p.

YEWAWA, (J.D.), 1977 - *La façon de transmettre le savoir dans la société ngbandi* (Document inédit, ronéotypé).

YOLLOT, J-M., 1967 - *Les grands traits de la coutume yakoma*. Mémoire de fin d'étude ; E.N.A.M. Bangui.